

# Sébastien Gouju

## *Still a life*

9 avril - 28 mai 2016

Vernissage le Samedi 9 avril à partir de 11h

Un poulpe, luisant et rosissant de vie, traverse de tous ses tentacules une étagère carrelée de verre bleu et voilà que votre salle de bains pourrait devenir le théâtre d'un combat épique à la Vingt mille lieues sous les mers : ce fragment d'espace domestique remodelé par une fantaisie débridée suscite des sentiments mêlés, entre la connivence du clin d'œil et l'inquiétude face à l'animation incontrôlée et intempestive d'un décor ordinairement si policé. Telles sont les frontières à l'intérieur desquelles se développent les œuvres de Sébastien Gouju, qu'il s'agisse d'un bassin aux nymphéas, soit Giverny et la peinture de Monet prosaïquement rendus aux dimensions d'une vasque de lavabo ou encore, pour les amateurs de contes de fées, d'une baguette magique, simple branche ramassée, à l'extrémité de laquelle se referme une étoile, de mer comme il se doit. Autant d'associations en apparence incongrues, qui prennent ici corps dans le registre du familier – caractère courant des objets, réalisme de leur restitution en faïence émaillée ou en peinture. Et la surprise, le plaisir aussi, n'en sont que plus grands.

Mais il y a plus. De la grille formée par les carreaux de verre aux arabesques tracées par les tentacules du poulpe, c'est toute une histoire de l'ornement qui s'écrit, l'air de rien, entre les excroissances végétales orchestrées par l'Art Nouveau et la rigoureuse épure prônée par l'esthétique moderniste. Comme une libération du motif décoratif après sa condamnation morale par Adolf Loos, et suivant le mécanisme qui fait naître des visions inédites d'un détail caché dans un papier peint ou des lignes qui structurent le bois, celles-là même à partir desquelles ont pu se dresser des forêts dans les frottages de Max Ernst. Et si l'univers de Sébastien Gouju résonne encore d'échos surréalistes, il n'en est pas moins solidement ancré dans notre temps, celui de la séparation consommée entre l'homme et la nature et du succès croissant des grands magasins de bricolage. Dans leurs allées, on croise en effet à l'envi des galets à carreler, du gazon en tapis, des bambous à poser aux murs, des fauves en coussins, sans parler de tout le nécessaire pour entretenir des fragments de végétation confinée en appartement ou au mieux sur un balcon : tous traduisent, au summum du substitut et de l'artifice, le désir de nature de l'habitant des villes qui y vit si retranché qu'il pourrait bien croire à la fable de la branche de cacahuètier, ce défi aux lois de la botanique représenté pourtant ici d'une façon si vraisemblable.

Ce dont l'homme s'entoure, l'environnement qu'il se fabrique, bref son cadre de vie : voilà ce que Sébastien Gouju met en jeu dans ses dernières sculptures, ainsi que dans ses récentes expérimentations picturales lesquelles associent, sur le mode du collage, des représentations de divers objets, de plantes ou d'animaux, qui par la juxtaposition se transforment en motifs, dans des compositions qui, en écho aux sculptures, fonctionnent comme des répertoires autant que des décors. L'artiste propose à l'imagination des hybridations non encore advenues ou à l'analyse des archéologues du futur des emblèmes de notre civilisation légèrement transformés.

À ceux qui voudraient ainsi faire l'histoire d'objets aussi communs – et volontiers jugés kitsch – que le pichet de Côtes du Rhône (immortalisé par les sketchs des Deschiens) ou les hirondelles porte-bonheur de façades (qui désignent « Notre nid »), l'artiste propose de riches sujets de réflexion, à la croisée du quotidien et de la fable. Dans cet univers, les hirondelles ne volent pas pour annoncer le printemps, mais les rossignols se cognent contre les murs et y restent fichés, dans la lignée des gags cruels à la Monty Python ; les récipients ne s'adaptent pas à la conformation de leurs utilisateurs, comme dans La cigogne et le renard de Jean de La Fontaine, ce sont des volatiles qui en sortent leurs têtes. Toute une basse-cour surgit ainsi de pichets plus ou moins ornés : de la famille coq et poules qui pointent leurs becs hors du col de pichets standard, motif flammé, au paon majestueux se dressant hors d'un vase turquoise. Il y va là tant de l'anthropomorphisme qui se manifeste dans les objets (un pichet possède un col, une panse, des lèvres), que du règne animal sur lequel l'homme – depuis la domestication – n'a cessé d'étendre sa domination, mais qui toujours fait retour, camouflé même dans l'élément de décor ou l'objet utilitaire le plus insignifiant. « Nature aime à se cacher. », dit Héraclite dans l'un de ses fragments. Avec Sébastien Gouju, elle fait partie du décor.

Guitemie Maldonado

# Sébastien Gouju

## *Still a life*

From april 9th to may 28th 2016

Opening on saturday april 9th from 11 am to 9 pm

A pink octopus, glistening with life, its tentacles penetrating a shelf covered with blue glass tiles, transforms your bathroom into an epic battle scene worthy of Twenty Thousand Leagues Under the Sea: This fragment of a domestic scene remodelled by an unbridled imagination arouses mixed feelings, somewhere between the connivance of a cheeky wink and the real concern at being faced with the sudden and uncontrolled animation of such an ordinarily orderly setting. These are the frontiers within which the works of Sébastien Gouju spring into life: Giverny and Monet's painting prosaically rendered as a lily pond contained within a wash basin, or for lovers of fairy tales, a magic wand, a simple branch picked up from the ground with a starfish embedded at one of its extremities, just as it should be. So many of the associations appear incongruous yet they take shape from the register of the familiar – everyday objects rendered realistically in glazed earthenware or as paintings. The spectator's surprise, and enjoyment, is by no means diminished.

Yet there is more to discover. From the grid formed by the glass tiles to the arabesques drawn by the tentacles of the octopus, almost unnoticed, a veritable history of ornamentation is being written; from the plant growth orchestrated by Art Nouveau to the strict blueprint advocated by Modernist aesthetics. It is as if decorative patterns, following their moral condemnation by Adolf Loos, were once again being liberated, through the same mechanism that gives rise to unseen visions in the hidden details in wallpaper patterns or the lines that form the structure of wood, from which whole forests spring forth in the rubbings of Max Ernst. And even if Sébastien Gouju's universe resounds with echoes of Surrealism, it is no less solidly anchored in the present, a period defined by the fully consummated separation of man from nature and the increasing success of ever-larger DIY stores. Indeed, walking through their aisles, we come across mounds of tiles in the shape of pebbles, imitation grass carpeting, bamboo wallpaper and all kinds of wild animal cushions as well as everything necessary to look after those fragments of vegetation confined within our apartments or at best on the balcony: all of the above, the epitome of artifice and substitution, bear witness to the desire for nature felt by the city-dweller, who lives there in such an entrenched state that he might well be inclined to believe the fable of the peanut tree branch, this ultimate challenge to the laws of botany, yet which is represented here in such a plausible way.

That with which man surrounds himself, the environment he has constructed, in short his living conditions: these are the themes Sébastien Gouju bases his most recent sculptures upon, as well as his latest pictorial experiments associating in the form of collage, representations of different objects, plants and animals, that through juxtaposition form patterns within the compositions, which echoing his sculptures, function as repertoires as well as decor. The artist invites us to imagine hybrids that don't as yet exist and for the benefit of archaeologists from the future, he creates slightly transformed emblems of our present day society. For those interested in rediscovering the history of such commonplace – and voluntarily kitsch – objects as the pitcher of Cotes du Rhone wine (immortalized in the sketches of the Deschiens TV show) or the lucky swallows used to decorate the facades of houses (of the "our nest" type), the artist has provided rich food for thought at the crossroads of everyday life and the world of the fable. Within this world, the flight of swallows no longer ushers in the springtime, in its place we find nightingales flying into walls and remaining embedded there like some cruel gag from Monty Python; here, the containers do not suit their users and as in La Fontaine's fable The Stork and the Fox, it's the bird that manages to come out on top. In a similar way, an entire farmyard of creatures poke their heads out of jugs decorated in a more or less intricate fashion: from the rooster, hens and chicks showing their beaks in the necks of standard, flame patterned jugs to the magnificent peacock rearing its head from a beautiful turquoise vase. This world is as much a product of the anthropomorphism of objects (a jug has a neck and a lip...) as it is of the animal kingdom, which since the early era of domestication man has increasingly dominated, yet which always finds a way back, camouflaged in the most insignificant trinkets and everyday articles. "Nature loves to hide" Heraclitus states in one of his fragments. For Sébastien Gouju it's part of the décor.

Guitemie Maldonado